

Voici ce que disent Louis  
GILLE, Alphonse OOMS et Paul  
DELANDSHEERE dans *Cinquante mois*  
*d'occupation allemande* (Volume 2 : 1916) du

DIMANCHE 9 JANVIER 1916

Notre illustre compatriote Godefroid Kurth, directeur de l'institut historique belge de Rome, vient d'être enterré à Assche, où il passait ses congés en Belgique et où il résidait depuis la guerre. Le souvenir mortuaire distribué à ses funérailles porte, outre des citations des Livres saints, cette phrase tirée de son livre sur la ***Nationalité belge*** :

*“Un peuple peut être vaincu sur les champs de bataille, il peut être envahi, il peut être annexé par l'étranger, il n'est pas absorbé aussi longtemps qu'il refuse de l'être ; sa protestation, fût elle muette, empêche la prescription de s'établir au profit du conquérant et maintient la blessure ouverte.”*

M. Kurth, qui avait au plus haut degré le sentiment patriotique et qui consacra une bonne partie de sa vie à montrer les grandeurs de notre histoire nationale, souffrit atrocement du coup barbare et lâche porté à son pays par un peuple dont il connaissait la langue et au sein duquel il comptait de hautes relations. L'historien allemand Karl Lamprecht, lui aussi une illustration de son pays, vint le voir à Assche au cours des premières

semaines de la guerre. Que fut leur conversation ? Du côté de M. Kurth on le devine, mais la mort a fauché leurs deux têtes, et leur entretien, qui dut être émouvant, est resté un mystère. Ce qui est hors de doute, c'est que M. Kurth est mort des suites d'une perquisition opérée chez lui par des « *polizei* » secrets de la « *Kommandantur* » de Bruxelles.

Les faits remontent à octobre dernier. M. Kurth mettait, pendant l'occupation même, sa plume et son savoir au service de son pays martyrisé et il avait sur le métier plusieurs ouvrages relatifs aux événements. Dans l'un des ouvrages qu'il comptait publier après la guerre, il traitait des responsabilités de l'Allemagne, et cela exclusivement d'après des documents et renseignements de source allemande. Il avait, en outre, terminé une enquête sur les horreurs commises par les troupes impériales Aerschot.

Comment le Gouvernement général eut-il connaissance des projets de M. Kurth ? On ne sait. Mais, dare-dare, il envoya à Assche des policiers avec mandat de mettre la main sur des manuscrits capables de ternir la réputation de l'Empire.

Les policiers arrivèrent le matin, coiffés de casquettes, espérant, par leur allure, donner le change et faire croire qu'ils étaient des campagnards de la région. Dès qu'ils eurent décliné leur vraie « *qualité* », M. Kurth ne desserra plus les dents et les suivit, les bras croisés, dans

toutes les chambres. Ils ne découvrirent rien. Les manuscrits se trouvaient sur la table de la salle à manger où M. Kurth venait précisément de les examiner ; mais, d'un coup d'oeil rapide, il avait pu prévenir Madame Kurth, qui ramassa tous les papiers, les roula dans un tablier et les sauva ainsi à la barbe des enquêteurs.

Ceux-ci, après avoir fouillé partout, émirent la prétention de savoir si M. Kurth ne cachait pas quelque manuscrit dans sa poche. Toujours sans dire mot, il tira son portefeuille et le jeta, avec une sorte de colère mêlée de mépris, sur la table. Ils y trouvèrent un numéro de la ***Libre Belgique*** ; mais gênés, semble-t-il, de devoir soumettre à une perquisition corporelle une personnalité telle que le grand historien, ils se bornèrent à lui restituer son portefeuille, en esquissant une salutation, qu'il ne leur rendit pas.

Au grenier, où ils montèrent ensuite, la température était glaciale. M. Kurth, qui désirait ne pas perdre ces gaillards de vue et les avait donc suivis, prit froid ; quelques jours plus tard, il s'alitait; il ne devait plus se relever.

Monseigneur Mercier, qui vint lui faire visite à son lit d'agonisant, eut sa dernière parole.

On a trouvé dans les écrits de M. Kurth cette note portant la date de 1915 :

*“Belges d'abord ! Si nous survivons à la guerre, ce devra être le mot d'ordre de tout patriote.*

*En premier lieu, toutes les questions se rapportant à la consolidation de notre unité nationale. Les questions linguistiques ensuite : si importantes qu'elles soient, elles le sont moins que l'unité de la Belgique. La lutte que nous soutenons aujourd'hui ne le montre-t-elle pas ?*

*Aucun de nous, je pense, ne consentirait à acheter le triomphe de sa langue au prix d'un morcellement de la patrie. Et par suite il est donc bien vrai qu'il est Belge d'abord.*

*A l'Allemand qui lui promet, sous le régime de l'Empire germanique, la satisfaction de tous ses vœux linguistiques, comme au Français qui ferait miroiter devant ses yeux la vision d'une union avec la France, le Flamand et le Wallon ne feraient qu'une même réponse : Nous sommes Belges.*

*Et puisque c'est cela que nous disons à l'étranger, disons-le nous aussi entre nous. Disons-nous : Nous sommes Belges, c'est-à-dire frères, c'est-à-dire enfants de la même patrie. Notre premier devoir est de veiller à ce que notre famille ne soit pas divisée.*

*Sans doute, nous avons des intérêts divers. Mais avant ceux-ci doit passer la patrie. Et si nos revendications devaient la compromettre, c'est la pierre de touche qu'elles sont mauvaises.*

*Je crois que nous devons tous un sacrifice à la patrie. Je dis tous, à commencer par nous Belges de langue allemande (1), la plus négligée, et qui*

*avons le plus de griefs. Flamands et Wallons, vous devez aussi faire un sacrifice. Non pas celui de vos droits. Non pas de ce dont vous avez impérieusement besoin pour votre culture. Mais sur le quomodo et sur le quando. Pas de mise en demeure ! Pas d'impatience ! Laisser mûrir les questions au lieu d'en précipiter la solution ! Attendre de l'éducation de l'esprit public lui-même la solution des difficultés qu'on voudrait demander sur l'heure à la force des majorités.*

*La connaissance du flamand est indispensable aux Wallons cultivés. Aux Flamands cultivés la connaissance du français est nécessaire. Tout Belge doit posséder les deux langues. C'est un Belge allemand qui vous le dit. »*

(1) M. Kurth était né à Arlon.

